

NOTRE DAME BRULE

Film réalisé par Jean-Jacques ANNAUD

Avec Samuel Labarthe, Jean-Paul Bordes,
Mikael Chirinian

Genre : Drame

Nationalité : Franco-Italien

Date de sortie en salle 16 mars 2022

Durée : 1h50

Public : adulte / adolescent

L'histoire : On la connaît ! Le 15 avril 2019, un violent incendie se déclare dans la cathédrale Notre-Dame de Paris. Des femmes et des hommes vont tout faire pour sauver l'édifice.

Intéret: Le long métrage de Jean-Jacques Annaud, reconstitue heure par heure l'in vraisemblable réalité des événements du 15 avril 2019 lorsque la cathédrale subissait le plus important sinistre de son histoire. Et comment des femmes et des hommes vont mettre leurs vies en péril dans un sauvetage rocambolesque et héroïque. Hommage aux soldats du feu.



Les questions :

- 1) Quelle image aimeriez-vous retenir de ce film ?
- 2) Essayer de faire la liste des erreurs accumulées dans la mobilisation des secours.
- 3) Mesurer les écarts entre les différents langages (les pompiers, les médias, les guides, l'Église, la prière). Qu'est-ce que cela produit ?
- 4) Que représente Notre Dame de Paris pour vous ?
- 5) Comment expliquer le retentissement international ?

1) Quelle image aimeriez-vous retenir de ce film ?

La chute de la flèche et les cris de la foule .

L'immobilité des gargouilles et l'agitation des secours

Le clin d'oeil du président ;

Les problèmes de circulation ;

La cavalcade de L; Prades ;

Discussions entre les pompiers ; le pompier qui aime la cathédrale ; le sourire des pompiers

Les chants à Marie ; la larme de Marie ;

La petite fille à la bougie, au début et à la fin devant la télé , elle montre l'avenir, la mère dort .

Notre Dame toujours vivante ;

L'eau qui ruisselle sur la cloche évoque l'agonie de l'église.;

Le visage des jeunes pompiers dont celui d'une femme ;

La séquence de l'ouverture du coffre ;

Le contraste entre le professionnalisme des pompiers et l'émotion de la foule.

2) Les erreurs accumulées dans la mobilisation des secours.

Le nouveau gardien fait son travail mais n'est pas écouté.

Les clés, les portes ...

Le manque de surveillance de l'édifice au niveau sécurité (incendie et autre)

Le tri des appels chez les pompiers

Le chat !

Les problèmes de coordination.

Un seul gardien de la clé du coffre, et il est absent !

3) Les différents langages

Celui des pompiers : langage de «pro». les actions sont codées , identifiées. Langage du feu

Les guides parlent différentes langues; un peu caricatural, mais l'ensemble exprime un peu l'histoire de l'église et l'importance de ce patrimoine.

Le langage de la conservatrice lors de la recherche des reliques: langage , lui aussi de «pro» mais incompréhensible pour le pompier (déambulatoire, chapelle des 7 douleurs, châsse, présentoir ; le sens de ces mots n'est pas le même selon l'interlocuteur. De plus c'est exacerbé par le stress

Il y a une question de priorité

4) Que représente Notre Dame de Paris pour vous ?

Un lieu d'Histoire qui représente Paris, la France

5 façons de la voir : la carte postale pour touriste

l'Histoire,

l'architecture,

le témoin du génie humain

le lieu de culte, c'est l'église de Paris

Contraste entre une église qui brûle et des humains en danger dans d'autres lieux.

5) Comment expliquer le retentissement international ?

C'est le symbole de l'identité française

Victor Hugo a favorisé sa connaissance par son roman.

Notre Dame c'est Paris !



Jean-jacques ANNAUD , réalisateur, est né le 1er octobre 1943 à Juvisy-sur-Orge dans l'Essonne en France.

Fils d'un cheminot et d'une secrétaire de direction, il se passionne très tôt pour le cinéma. Il a 14 ans lorsque son père lui offre sa première caméra. Son héros était Jean Renoir qui poussait à comprendre les raisons de l'Autre. Il a fait des études de lettres, il a étudié le grec ancien. Après avoir suivi l'enseignement de l'École Louis-Lumière, puis de l'IDHEC où il obtient un diplôme en section réalisation. A 19 ans, il signe son premier court-métrage, *Les Sept péchés capitaux du cinéaste*. Il fait ses armes en réalisant des films publicitaires. Il obtient l'oscar du meilleur film étranger en 1976 pour son premier film, *la Victoire en chantant*. Jean-Jacques Annaud est alors sollicité pour réaliser *Coup de tête*, écrit par Francis Veber et interprété par Patrick Dewaere.

Il s'attaque ensuite à des projets coûteux et ambitieux tels que *la Guerre du feu* (1981) ou bien encore *l'Ours* (1988), deux films pour lesquels il reçoit le César du meilleur réalisateur, et montre un savoir-faire de technicien solide quand il adapte *Le Nom de la rose* d'Umberto Eco en 1986 ou *L'Amant* de Marguerite Duras en 1992.

Bien que souffrant souvent d'une mauvaise presse, il est réputé pour être perfectionniste et un technicien hors pair, s'attachant à superviser lui-même chaque étape de la fabrication de ses films (et de leur portage sur DVD).

Il aime les religions animistes et païennes qui font voir que nous sommes issus de la même souche et il se définit comme anticolonialiste. Il adore la nature. Sauf *Coup de tête*, ses films renvoient au passé. Il aime visiter des lieux qu'on ne verrait pas ailleurs qu'au cinéma. Il aimerait tourner un film de science-fiction, mais n'a pas encore trouvé le bon sujet. Henri Verneuil, en 1995, disait qu'on ne parlait guère des grands réalisateurs que sont Jean-Jacques Annaud et Luc Besson.

Le 21 novembre 2007, il est élu à l'Académie des beaux-arts au fauteuil de Gérard Oury (1919-2006).

Récompenses :

1976 : Oscar du meilleur film en langue étrangère pour *La victoire en chantant*

1981 : César du meilleur film et du meilleur réalisateur pour *La Guerre du feu*

1986 : César du meilleur film étranger pour *Le Nom de la rose*

1989 : César du meilleur réalisateur pour *L'Ours*

Source : «Notre Cinéma»
encyclopédie du cinéma

FILMOGRAPHIE

2022 <i>Notre-Dame brûle</i>	1991 <i>L'amant</i>
2018 <i>La Vérité sur l'affaire Harry Quebert</i>	1988 <i>L'Ours</i>
2015 <i>Le Dernier Loup</i>	1986 <i>Le Nom de la Rose</i>
2011 <i>Or Noir</i>	1981 <i>La guerre du feu</i>
2006 <i>Sa Majesté Minor</i>	1979 <i>Coup de tête</i>
2004 <i>Deux frères</i>	1976 <i>La Victoire en chantant</i>
2000 <i>Stalingrad</i>	
1997 <i>Sept ans au Tibet</i>	1962 <i>Les Sept péchés capitaux du cinéaste</i>
1995 <i>Guillaumet, les ailes du courage</i>	<i>Court métrage</i>

Documentaire ? Film catastrophe ? Thriller ? Pour reconstituer l'incendie de la cathédrale parisienne, le réalisateur mélange les genres. Il nous raconte les coulisses de ce long métrage hybride.

Jean-Jacques Annaud a, dernièrement, tourné en Chine (*Le Dernier Loup*), au Moyen-Orient (*Or noir*) ou encore au Cambodge (*Deux Frères*), mais il a fini par trouver l'aventure au cœur de Paris, en reconstituant l'incendie qui tint la France en haleine le 15 avril 2019 : avec *Notre-Dame brûle*, le réalisateur du *Nom de la rose*, d'après Umberto Eco, signe, à 78 ans, un film prenant comme une fiction et aussi informatif qu'un documentaire. Nous avons voulu parler avec lui de ce mélange des genres, de son travail de metteur en scène et de ce qu'il a lui-même appris avec ce film qui offre un regard nouveau sur un événement dont la médiatisation n'avait pas épuisé la matière.

De quel genre *Notre-Dame brûle* relève-t-il ?

Je ne sais pas répondre à votre question. Disons que j'ai fait ce film à ma manière ! J'ai toujours voulu sortir des cases. Beaucoup de gens ont cru que *La Guerre du feu* et *L'Ours* étaient des documentaires. *Notre-Dame brûle* est une fiction basée sur les événements réels, si insolites soient-ils, d'une nuit mémorable. C'est un mélange de quelques images d'archives avec une reconstitution. Les spectateurs qui ont vu le film lors d'avant-premières m'en parlent comme d'un thriller.

Ce n'est pas un docu-fiction ?

Pas du tout ! Le docu-fiction n'a jamais les moyens dont j'ai disposés. J'ai conçu *Notre-Dame brûle* comme grand spectacle où l'on retrouve des éléments de film catastrophe et des éléments de suspense basés sur les leçons de Hitchcock.

Vous avez tourné ce film comme si c'était une fiction ?

Pareil ! Il y a, dans le cinéma de fiction, une manière de tourner qui permet de se rapprocher des drames que chacun vit et au spectateur de s'identifier avec ceux qu'il voit. *Notre-Dame brûle* est un film qui veut parler à nos émotions. Je l'ai donc tourné comme une fiction, sauf que c'est vrai.

Les spectateurs peuvent s'interroger sur la réalité de ce que vous montrez.

Lorsque je présente le film, je dis aux spectateurs : « Ce qui vous paraîtra invraisemblable est vrai, et ce qui vous semblera normal et plausible sera peut-être de la fiction, quelque chose

d'imaginé pour les besoins du récit. » J'ai mis en ouverture cette citation d'Antoine Rivaroli : « Tout est vrai sans que rien paraisse vraisemblable », parce que je savais que les gens trouveraient mon film invraisemblable. Moi-même, pendant mes recherches, j'ai eu le sentiment que seuls des scénaristes de Hollywood avaient pu imaginer ce que je découvrais. Dans l'équipe des pompiers de premier secours qui arrive à la cathédrale, il y a deux jeunes femmes, alors que les femmes ne représentent que 1 % des pompiers et ne vont que très rarement au feu. On se dit que c'est une vision de cinéma, mais c'est la réalité. Les exemples de ce genre sont innombrables.

Comment avez-vous acquis cette vision globale de l'événement que montre votre film ?

J'ai lu tout ce qui avait été écrit et qui n'avait pas été contesté, j'ai rencontré énormément de témoins et j'ai croisé leurs récits. L'histoire du sauvetage de la couronne d'épines du Christ m'a été racontée par trois personnes. Je sais que deux de ces personnes m'ont menti et j'en ai la preuve. Un homme qui avait déclaré devant les caméras de télévision et à la radio qu'il avait sauvé la couronne d'épines a complètement changé sa version quand je l'ai rencontré, car il avait compris que je savais beaucoup de choses.



Comment ceux que vous avez rencontrés ont-ils vécu cette journée-là ?

C'était épouvantable. Ce monument est un repère pour tout le monde, qu'on ait la foi ou non. Son importance dépasse les religions et les frontières. Face au désastre de l'incendie,

beaucoup de ceux qui étaient présents à Notre-Dame se sont sentis responsables de ce qu'ils avaient fait ou de ce qu'ils n'avaient pas fait, et ont culpabilisé. Le jeune homme qui est l'assistant régisseur de la cathédrale m'a dit en me quittant, après trois heures d'interview, que le drame de sa vie était d'avoir découvert le feu et d'avoir aussitôt couru prévenir pour que les gens puissent sortir, alors qu'il avait vu un extincteur. Mais un extincteur ne pouvait pas éteindre un incendie pareil.

Qu'avez-vous appris de vos recherches ?

L'incendie de Notre-Dame, c'est un non-alignement des planètes absolument hallucinant. Il n'y aurait pas eu de drame sans cette série de dysfonctionnements, d'oublis, d'embûches. Lorsque l'invasion de l'Ukraine a commencé, Jean Plantu, qui a dessiné l'affiche du film, m'a envoyé un texto en me disant : « Tu vois, c'est comme Notre-Dame, personne ne pensait que c'était possible et tout le monde est pris dans la sidération. » Ce parallèle est juste, nous sommes dans l'incrédulité face à l'invraisemblable. Pour les gens, une cathédrale, c'est de la pierre, ça ne peut pas brûler. Ils oublient que tout l'édifice est tributaire de la charpente en bois. Personne n'a voulu croire que cet incendie était possible, même quand il avait commencé ! Une des premières personnes à appeler les pompiers était la maire de Paris, mais elle croyait que la fumée venait d'ailleurs dans ce secteur. Ce ne pouvait pas être Notre-Dame qui brûlait !

Une des scènes étonnantes du film nous fait comprendre qu'à un moment donné les pompiers ont considéré que la cathédrale était perdue. Est-ce vrai ?

Je peux vous le confirmer. Les pompiers avaient même déjà envisagé la catastrophe qui résulterait de la catastrophe : la cathédrale allait s'effondrer du côté de la rue du Cloître et mettre le feu à toute l'île de la Cité. C'était leur véritable peur. La seule solution était d'amener des pompiers dans le feu, à l'endroit où tout risquait de s'effondrer. C'est un homme de troupe qui a proposé l'idée.

Votre film a une dimension presque éducative sur l'action des pompiers.

François Truffaut, qui m'a énormément aidé, moi qui fais un cinéma si différent du sien, disait toujours : il n'y a pas de bon film de fiction qui ne soit pas un bon documentaire. Dès l'enfance, les films que j'ai aimés étaient ceux qui me permettaient de m'évader et aussi d'apprendre. Je suis très proche des pompiers aujourd'hui, je suis même pompier d'honneur de première classe et j'en suis très fier. Dans le monde violent et solitaire où nous vivons, les pompiers sont des gens solidaires entre eux et avec ceux qui affrontent chaque jour des drames. Ils ont une humilité magnifique. Depuis toujours, j'aime les héros ordinaires. Je déteste les films Marvel, les superhéros m'ennuient et je n'y crois pas. Mais des gens ordinaires qui risquent leur vie pour sauver des pierres, ça me plaît.



On comprend que l'action décisive contre le feu a été, dans les faits, d'une complication extrême. Comment avez-vous abordé cette difficulté en tant que metteur en scène ?

Hitchcock disait : il n'est pas indispensable que le public comprenne tout mais il est indispensable que le public comprenne que les personnages à l'écran comprennent tout ! Là, on en a l'illustration parfaite. Ce pompier qui a la conviction qu'il est encore possible de sauver la cathédrale nous explique que l'escalier du beffroi nord est condamné, il faut donc passer par l'escalier sud, du côté de la Seine, qui est presque en façade et monte à la galerie des Rois puis à la galerie des Chimères, afin d'accéder alors au beffroi en feu. C'est résumé rapidement mais on est pris par l'élan de l'action, on fait confiance au pompier... et au metteur en scène.

Plus généralement, comment avez-vous organisé le récit de toute cette journée ?

J'avais un choix énorme. À 19h40, qu'est-ce que je montre ? La flèche qui commence à bouger ? Le général qui arrive enfin ? Le seul engin pouvant vraiment sauver la cathédrale qui est bloqué dans les embouteillages ? Le plafond qui s'effondre ? Ce choix me permet de travailler comme un scénariste de fiction. Et le méchant de l'histoire est idéal : le feu est à la fois charismatique, spectaculaire, destructeur, mortel. On connaît la fin de l'histoire, bien sûr, mais on ne

sait pas comment c'est arrivé, comment on a réussi, dans le chaos et l'impréparation impressionnante, à terminer cette journée-là sans un seul blessé et avec une cathédrale toujours debout, où toutes les œuvres avaient été sauvées.

Le tournage de Notre-Dame brûle a-t-il été très technique ? Vous avez utilisé des décors de studio et des décors réels à Notre-Dame, dans les cathédrales de Sens et de Bourges...

Il y a des scènes où la caméra est en plongée à Sens et en contre-plongée à Bourges. C'est le jeu du raccord, c'est très amusant à faire. On profite du dallage de Sens, que Paris a recopié trente ans plus tard pour Notre-Dame. On amène des éléments de studio qu'on place devant les piliers de Bourges pour recréer la cathédrale avant l'incendie...



Vous avez en tête toute la mécanique visuelle du film ?

Bien sûr ! J'ai toujours vu les films dans ma tête d'abord. Toutes les images sont décrites six mois à l'avance. C'est d'ailleurs la seule façon de pouvoir faire un budget et de savoir où je vais avec mes producteurs. Je dois pouvoir décrire les images, le montage, la musique qui va avec. Je dois savoir ce que je montrerai, où je mettrai ma caméra, tout est dans le découpage. Pour Notre-Dame brûle, il y avait deux mille plans expliqués, parfois dans des paragraphes assez longs. C'est ma façon de travailler. J'ai été formé à cette école-là.

Par quelle école êtes-vous passé ?

J'ai fait Vaugirard, c'est-à-dire aujourd'hui l'école Louis-Lumière, et j'ai fait l'Idhec, devenue la Femis. Mais l'école qui m'a surtout formé, c'est la réalisation de films publicitaires. À 19 ans et demi, j'ai reçu mon premier chèque de metteur en scène après avoir tourné un spot pour Jean Mineur, et je n'ai plus arrêté. J'en ai fait quatre cents avant de tourner mon premier long (La Victoire en chantant, 1976). Je suis toujours un

grand pote de Ridley Scott. Avec lui et Alan Parker, on se partageait le marché de la pub. Je recevais au moins une proposition par jour. Mais, comme je n'avais pas envie de faire des pubs, je disais non à tout !

Pourquoi n'aviez-vous pas envie de faire des pubs ?

Parce que je voulais faire du cinéma ! J'étais tous les jours à la Cinémathèque française, place D2, quatrième rang au centre. Ma vie, c'était Kurosawa, Poudovkine, Eisenstein. Mais j'étais un peu jeunot, alors j'ai appris mon métier en tournant des pubs. J'ai en fait de tous les genres possibles. À une époque, quand j'allais au supermarché, je pouvais dire que j'avais fait de la pub pour tous les produits... Je courais d'un avion à un autre je ne trouvais plus le temps d'écrire mon premier long métrage ! Jusqu'au jour où j'ai fait une

déprime parce que j'ai compris que j'avais, en toute bonne foi, fait de la pub pour des produits horriblement mauvais. Au lieu de faire cinquante films par an, je n'en ai plus fait que vingt.

Vous en faites encore ?

Mon dernier, c'est avec Charlize Theron pour Dior, une pub qu'on a tournée au château de Versailles, dans la galerie des Glaces. Il fallait faire revivre des actrices du passé aux côtés de Charlize. Dans la version intégrale de cette pub, il y a Grace Kelly, Marlene et Marilyn. C'est ce défi visuel qui m'a intéressé.

Quelle mission donnez-vous à Notre-Dame brûle ?

Quand on est sincère, on n'a pas besoin d'accompagner son film d'intentions. J'ai l'espoir de partager ce qui m'a passionné et ce qui m'a ému, ça s'arrête là. Je suis le disciple absolu d'Umberto Eco : chaque spectateur verra ce film avec son propre tempérament, sa propre expérience de vie, et en tirera sa propre conclusion.